Paul Adam

Le Combe futur

Vertiges

Georges Bastia (dit Adam), sur Georges Bastia (sans ?)

Nelly Adam (dit Lucie), Nouvelle de Paul Adam (dit Adam)

ÉDITIONS DÉSCHARTES mettent au premier rang de leurs soucis le dessein d'aucun Performeur au consumérisme de leur Ouvrage, et ne cessent de rechercher, sur ce point, les plus grands Maîtres du Genre. Ainsi, elles ont eu concertés avec Monsieur Paul Adam, pour Le Combe futur, et ne cessent ainsi que Le Sud.

Mais, L'Ancienne de ces commentaires n'est point, en Ce Temps, Le Seul Ouvrage, Ainsi, Ce Ouvrage, Ce Ouvrage, Ce Ouvrage

Parmi les lignes, il y a des gaillards qui culbutent soudain, en des grimaces de clowns, ou tombent à genoux, ainsi que des illuminés fanatiques, tout ahuris de voir au-delà. D'autres encore s'étalent comme pour dormir, en s'étirant. Et, quand les colonnes ont passé, quand les lignes se sont étendues, il reste, dans la poussière levée, de bonnes têtes rouges qui toussent leur souffle sur des flaques plus rouges…

La campagne demeure verte et claire aux replis du fleuve vif. Les blés couvrent la plaine de leur herbe tendre ; et c'est là, dans le creux de la grande vallée, un bon nid d'abondance, aux maisonnettes blanches, aux eaux lumineuses, avec le rebord propice des collines à douces pentes.

À la tête de soixante cavaliers, Philippe commande un poste d'observation. Il voit les routes se noircir de grouillements humains, l'herbe se fleurir des taches éclatantes que donnent les uniformes, les attelages galoper effrénément par les chemins qui sonnent. Ici et là, d'un coup, la flamme se drape au faîte des métairies. Les lignes d'infanterie s'élargissent à travers les plaines. Elles avancent, courent, se couchent, crépitent et pétillent, se relèvent, courent encore, gagnent les abris, les quittent, laissant, à chaque reposoir, des corps crispés dans la verdure… Autour de lui, il est tant de bruits de fusillade, que l'espace semble frire.

Et tout près, les grosses têtes rougeâtres de ses hommes bleuissent, sous les gourmettes polies des *kolbacks*, sous l'apparat violent des pompons. Les bottes tremblent dans les étriers qui cliquettent. Les mains épaissies par les labeurs des forges, épongent la sueur des fronts. Il se fait dans les groupes de tristes trafics. Les célibataires prennent le premier rang pour ménager la vie plus utile des pères.

— Va… recule, tu as des enfants… Je n'en ai point… si je crève ; tu recueilleras ma vieille mère…

— Entendu… avance !

L'adjudant veut rétablir les rangs et il gronde avec d'affreux jurons…

— Laissez, dit Philippe… laissez-les se préparer à la mort comme il leur convient, afin qu'ils ne nous exècrent pas, nous, les bourreaux !…

Un murmure d'étonnement fait frissonner les épaules des Guides, et ils regardent le jeune cornette, dont la face douloureuse s'illumine…

Il pense à ce désespoir humain ; il souffre. La compassion de son épouse le navre, parce qu'elle ne peut lui offrir une autre sorte d'amour. Ah ! conquérir son admiration par un grand sacrifice, par la beauté de la mort sans gloire…

Un cavalier accourt vers sa troupe… Le capitaine ordonne que le cornette entraîne ses hommes au galop de charge, en se dissimulant dans le chemin creux… Sûrement, il atteindra, de la sorte, cette batterie ennemie qui trotte sans défiance pour prendre position… Le régiment va s'élancer pour le soutenir…

— Les voyez-vous, mon officier. Ils sont à un mille à peine… Le bois de mélèzes nous dérobe à leurs éclaireurs. Nous les tenons… Pour charger ! Au galop !… En avant…

Philippe sent son cheval bondir avec le commandement… La bête remporte contre sa volonté hésitante. Il voudrait crier : « Arrière !… trêve de meurtre !… mes camarades… » La bête l'emporte dans la galopade forcenée du peloton. Elle l'emporte comme la force des choses, la fatalité de la vie, le rythme supérieur qui mène les hommes à la douleur, à la mort, à Dieu.

Les talus passent, avec leurs saules étronçonnés, dont les branches divergent ainsi que des bras ivres. La terre saute sous le fer des chevaux. Les hommes soufflent de peur… On n'arrivera jamais. On arrivera trop tôt…

Le talus a cessé, et, devant eux, ce sont vingt pauvres rustres, couverts de boue, pendus aux courroies d'un canon, que l'attelage tire malaisément dans le labour… Des têtes effarées et livides se tournent vers les Guides… Des hurlements incompréhensibles s'échangent. Un homme à cheval tire un coup de feu ; la flamme semble jaillir de son poing… Le peloton s'enlève dans un élan dernier, et va s'abattre sur les misérables, dont les mains tremblantes ne trouvent plus les gâchettes des carabines… « Halte ! »

Philippe a crié ; les chevaux fléchissent sous le coup de bride… Et, maintenant, il se trouve stupide dans le relatif silence, ne sachant plus pourquoi il a commandé cette halte… d'autant que les artilleurs le couchent en joue… « La paix ! », crie-t-il encore… et il continue dans leur langage… « Nous aurions pu vous massacrer… Mais le temps est venu de l'amour… Il ne faut plus se tuer… Il ne faut plus se tuer… Nous ne voulons plus tuer, nous sommes frères… les pauvres frères humains… La paix ! ne la voulez-vous pas ?… Prenons la paix ! Aimons-nous ! »

Sans doute, les ennemis crurent-ils qu'il annonçait la bonne nouvelle d'une paix réelle, subitement conclue, car ils abaissèrent leurs armes, et puis ce fut un immense éclat de joie. Ils couraient les uns aux autres et ils s'embrassaient. Les Guides se mirent à rire aussi, sans savoir. L'adjudant piqua des deux et repartit vers le régiment.

Philippe ne parlait plus… Il pressait, entre ses doigts, la touffe de lilas donnée, à son départ, par Francine et Philomène… et il se réjouissait, en songeant qu'il venait d'agir selon leurs vœux de bonté…

Il allait reprendre ses exhortations à l'amour, lorsqu'il s'aperçut que la troupe ennemie grossissait. Bientôt, ses Guides furent enveloppés par les uniformes verts et blancs des artilleurs. Il voulut s'expliquer, mais un vieil officier survint… qui lui arracha son sabre… Il était prisonnier…

* * * * *

Par un dimanche, le dimanche qui suivit, au matin, dans le Fort, il passa devant la maison du colonel-gouverneur. L'épanouissement des lilas parait les murs d'une neige suspendue. Les sœurs étaient là qui l'attendaient à la grille. Francine fondit en pleurs, mais Philomène lui parut radieuse. Sa beauté grandie s'exaltait. Elle lui jeta une touffe de lilas qu'elle avait contre ses lèvres. Un soldat de l'escorte la ramassa et la lui remit. Il la porta vers sa bouche… On descendit par le chemin de ronde. Philomène l'appela du haut de la terrasse… Pendant qu'il en longeait le mur, elle lui disait : « Je t'admire et je t'adore, parce que tu as ouvert l'ère nouvelle de l'amour, et que ton sang va la sanctifier… »

Philippe se sentait tout ébloui, en dedans, d'une gloire indicible. Il se plaça de lui-même devant le poteau et il effeuillait les lilas pendant la lecture de l'arrêt de mort. Repris aux mains de l'ennemi, le conseil de guerre le condamnait pour trahison.

— Vous n'avez rien à ajouter ?

— Non… J'ai préféré mourir à tuer… Me voici prêt à subir… le sort…

On s'écarta. Une minute, il embrassa du regard l'esplanade, le carré des troupes luisant sous le jeune soleil, et les douze exécuteurs qui s'avançaient. Au-dessus d'eux, sur la terrasse, Philomène se tenait droite contre le ciel, ses mains en baiser.

Et elle lui fut l'ange noir qui ouvre aux âmes la porte de la vie nouvelle.

Sans la quitter du regard, le cœur chantant, il commanda le feu.

« On sait comment l'exemple du cornette Philippe émut les troupes des nations du Nord. Dans les plaines de Wœrth, un mois plus tard, les deux armées, au lieu de se combattre, s'embrassèrent. L'ère de barbarie demeure close à jamais. Le Christ est redescendu. »

Le Conte futur,
nouvelle de Paul Adam (1862-1920),
est paru à la Librairie de l'art indépendant,
à Paris, en 1893.

ISBN : 978-2-89668-036-8
© Vertiges éditeur 2009
– 0037 –

Dépôt légal – BANQ et BAC : deuxième trimestre 2020

Lecturiels
www.lecturiels.org